

Festival international du film sur l'art 2004

Paquerette Villeneuve

Volume 49, Number 195, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52705ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Villeneuve, P. (2004). Festival international du film sur l'art 2004. *Vie des arts*, 49(195), 92–93.

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART 2004

Paquerette Villeneuve

À NOTRE ÉPOQUE
D'INCULTURE GALOPANTE
OÙ ON NE PARLE QUE DE
RÉDUCTIONS DE BUDGETS
ET DE COUPURES SOUS
L'INFLUENCE DE L'ORTHODOXIE
ÉCONOMIQUE QUI NOUS TIENT
MAINTENANT LIEU DE MORALE,
ON RETROUVE AVEC BONHEUR
CHAQUE PRINTEMPS LE FESTIVAL
INTERNATIONAL DU FILM SUR
L'ART. ENFIN UN ÉVÈNEMENT
QUI HONORE SOUS SES FORMES
LES PLUS DIVERSES LA
SOUVERAINETÉ DE L'ESPRIT
CRÉATEUR ! EN VINGT ANS,
LE FONDATEUR DIRECTEUR
RENÉ ROZON A SU PEAFINER
SON PRODUIT ET FIDÉLISER
UN PUBLIC.

Difficile pour le critique d'exercer ses prérogatives dans un tel contexte. Critique-t-on un cadeau? Comment appeler autrement cet éventail – 240 films en dix jours répartis entre cinq salles, où on pouvait choisir entre écouter les propos découpants de Gore Vidal sur la politique américaine actuelle, admirer Dominique Demers crevant l'écran à la vitesse d'une Harley-Davidson, rendre visite au grand architecte finlandais Alvar Aalto et bien d'autres invitations? Toutefois, dès qu'on sollicite le public, la notion de plaisir entre en jeu, et le FIFA n'échappe pas à la règle,

LA CUVÉE 2004

Au cours de la vingt-deuxième édition du FIFA, il y a eu comme d'habitude beaucoup à retenir, mais pas de film phare qui se serait dégagé spontanément du lot. C'était déjà le cas l'an dernier avec l'œuvre couronnée, *Glenn Gould: the Russian journée* sur la tournée de Gould, premier artiste nord-américain invité en URSS en pleine guerre froide. Si l'auteur méritait cette récompense pour avoir tiré de l'oubli des documents d'une valeur historique indéniable et rappelant que l'art n'a pas de frontières, son film ne se démarquait pas, dans sa facture, du documentaire traditionnel.

MON PALMARÈS

Dans les 75 films vus cette année (les pupilles ont leurs limites!), mes préférences sont allées à *Un modèle pour Matisse: Histoire de la chapelle du Rosaire à Vence* (Prix du meilleur film pour la télévision) avec, en vedette, sœur Jacques-Marie qui, âgée aujourd'hui de 83 ans, évoque les

souvenirs, les péripéties et même les controverses – Picasso cria au scandale – que la chapelle suscita.

Par quel hasard y avait-elle été associée? En 1941, jeune infirmière à Vence, elle s'était présentée chez Matisse qui, souffrant d'un cancer de l'intestin, avait placé une annonce demandant « jolie infirmière pour service de nuit » — « Jolie, moi ? » En tout cas, elle avait fait l'affaire et Matisse l'a même utilisée comme modèle jusqu'à son départ pour le couvent. Vers 1947, lorsqu'elle apprit l'intention de sa communauté de construire une chapelle à Vence, elle en fit part à Matisse, qui fut enthousiasmé par l'idée. Il fit les plans de la chapelle, décida de créer les vitraux et réalisa le programme pictural du lieu. Sœur Jacques-Marie servit alors d'intermédiaire et, contre vents et marées, veilla sur le chantier jusqu'à son achèvement. « N'y a-t-il pas eu entre vous quelques petits sentiments? », demande l'intervieweuse. Le côté fleur bleue de la question fait sourire sœur Jacques-Marie qui, en bonne fille du terroir, savait parfaitement tenir sa place dans ses rapports avec le grand artiste aux obsèques duquel, par ordre de sa Supérieure, elle ne put assister.

Pour sa part, le film de Paul Smaczny, *Claudio Abbado – Entendre le silence* (Prix du meilleur portrait), était encore plus satisfaisant. Les interventions extérieures contribuent rarement à l'intérêt d'un film. Celle de Bruno Ganz a fait exception à la règle. Quand le comédien raconte leur première rencontre pour un concert où il serait la voix du récitant, il avait la figure tellement amochée par quelque échauffourée dans un bar

la veille qu'il n'osait pas sortir. À son heureuse surprise, Abbado, pris par l'objet de leur rencontre, ne sembla à aucun moment avoir remarqué quoi que ce soit. Cette intensité était le vécu quotidien du chef d'orchestre qui avait succédé à Herbert Von Karajan à la tête de l'Orchestre Philharmonique de Berlin. « À l'autocrate a succédé le démocrate », dira son nouvel entourage. Sous sa direction, la musique jaillit comme métamorphosée de musiciens qui n'en croient pas leurs oreilles des sons qui sortent de leurs instruments. Ils sont unanimes à dire que pour Claudio Abbado, seul compte de transmettre la pensée de l'auteur dans sa pureté complexe.

Le hasard de la programmation m'a amenée à revoir le film de Smaczny avec un plaisir renouvelé. Il en a été de même pour le film, *Pretty Big Dig* (Prix du jury), que j'ai vu trois fois. Les membres du jury lui auraient bien attribué le Grand Prix, je crois, sauf qu'il ne durait que 4 minutes! Imaginez-vous trois de ces espèces de grandes araignées que sont les grues mécaniques se penchant en chœur, se relevant, pivotant sur elles-mêmes comme de vraies danseuses sur une musique syncopée. Cet enchantement total était dû à la chorégraphe terre-neuvienne Anne Troake.

Les divers épisodes du *Bobby McFerrin and Chick Corea: We play* nous montrent comment la symbiose qui se développe entre deux musiciens de jazz peut les mener à des sommets dans l'improvisation. Un seul coup d'œil complice et les voilà partis, chacun dans sa sphère, mais pourtant en complète harmonie. Corea est au piano et McFerrin joue de sa



voix couvrant 4 octaves. Ils abordent également de la musique classique et, pour McFerrin, de la direction d'orchestre. Tous deux y apportent une notion de fête souvent oubliée. De quoi galvaniser les jeunes musiciens de l'orchestre de Verbier. Et le public du FIFA qui avait rempli la salle... Ajoutons encore *Minou*, une suite ultrarapide de clins d'œil bienvenus au milieu de tous ces films de 52 minutes, format imposé par la télévision. Enfin, *Ansel Adams: a documentary film*, sur le génie du photographe, ardent défenseur de la nature, et animé d'une grande passion, la photographie.

MENUS PLAISIRS

Lord Byron: Exile on Fame Street. Poète adulé dans toute l'Europe et d'une beauté réputée irrésistible, Byron était affligé d'un pied bot. Ce n'était pas là sa moindre ambiguïté. Exilé volontaire d'une Angleterre, où il s'ennuyait et où ses amours avec sa demi-sœur avaient fait scandale, Biron, en soutenant la révolte des patriotes grecs contre les Turcs, allait valoir à l'Empire britannique une influence durable dans ce bastion de la Méditerranée. Les touristes qui en repartent aujourd'hui avec des cendriers, napperons, sous-verre et autres gadgets marqués Byron se doutent-ils de cela? Et la reine Marie, mère d'Elizabeth II, à l'inauguration de la statue en bronze du poète, comment aurait-elle réagi si elle l'avait rencontré en personne? Chers Anglais...

Dans son *Vuillard*, Topi Lebel, tout en fixant sur la pellicule les œuvres intimistes d'une densité constamment audacieuse exposées l'année dernière au Musée des beaux-arts de Montréal, nous laisse entrevoir la complexité du caractère de leur auteur. Devant la banalité des propos des enfants

de Mark Rothko, dans le film consacré à leur père, on se rend compte combien grande est toujours la solitude de l'artiste dans la poursuite de son œuvre. Heureusement, il y eut les tableaux qui jalonnent sa carrière. La démarche chaloupée de l'architecte japonais *Tadao Ando*, ancien boxeur, explique peut-être ses perceptions. On le voit ici construire une petite maison-tour, véritable tour de force, dont le propriétaire n'a pas fini de monter les escaliers. Les citations de *Gombrowicz* sont parfois quelconques, mais toujours dites d'un ton intime auquel on se laisse prendre. On a passé un excellent moment avec *David Hockney*, artiste intelligent et bien articulé parlant de son travail pour l'opéra; on a eu sur l'enfance de *Chanel* des aperçus donnant quelques clés de son succès et on a été, avec *Luchino Visconti*, ramenés dans le vif du cinéma.

LA CUVÉE CANADIENNE AU RENDEZ-VOUS

Ordinaire ou super. Regards sur Mies van der Rohe de Joseph Hillel et Patrick Demers porte sur une station-service toujours en activité à l'Île-des-Sœurs. Sa perfection linéaire s'inscrivait dans un projet global que des promoteurs avides de rentabilité immédiate se sont empressés de défigurer. Les réalisateurs rappellent à leur tour le rôle de Philly Lambert dans la promotion de l'architecte. C'est à leur film qu'est allé le Prix de la meilleure œuvre canadienne. *Étienne Gaboury: art et architecture*, n'était pas en compétition, mais mériterait aussi de grands honneurs. On rencontre un mélange de réflexion et de créativité chez cet architecte qui, d'une éducation traditionnelle dans son Manitoba natal, a gardé le sentiment de

l'espace que se doit de refléter toute architecture à dimension humaine. Y aurait-il donc des francophones de talent hors du Québec? Voilà une bonne leçon à tirer ici. Avec *Sables émouvants*, Philippe Baylaucq se rapproche de ce qu'avec sa persévérance et un certain sens de la poésie, on peut maintenant attendre de lui. Mentionnons aussi le film que Bernard Hébert consacre à Cosgrove, souvenir attendrissant d'un petit Irlandais de Pointe-Saint-Charles devenu, avec un soupçon de talent, un artiste respecté. Enfin, le *913* de Bertrand Carrière, idée géniale, un peu trop délayée sur les morts canadiens du débarquement à Dieppe et *Onze ans* de couleur, où l'œuvre aboutie de l'artiste est moins intéressante que le processus proprement fascinant de sa réalisation par ordinateur.

LES DÉCEPTIONS

La délivrance de Tolstoï, où la voix de Jean Desailly, par ailleurs excellent comédien, et celle de Simone Valère étaient bien anodines pour tenir le rôle de ces personnages hors du commun que furent Tolstoï et son épouse. Quant à la fuite du patriarche, ex-grand pécheur devant l'Éternel obsédé par son salut auquel, grand écrivain, il a sacrifié son talent, un tel gâchis ne mérite pas la publicité qu'on continue à lui faire. Frédéric Mitterrand cette fois ne nous a pas gâtés.

La politique a joué son rôle dans l'attribution du Grand Prix à *Danse, Grozny*, danse du Néerlandais Jos de Putter, récompensé plutôt pour le choix de son sujet que pour son talent. Les extraits tirés de reportages télévisés ne permettent en effet pas de mesurer la cruauté de l'entreprise russe contre les Tchétchènes, et la façon décousue de filmer les enfants en

tournée n'était guère à la hauteur. Dans *A constructive madness* (Prix du meilleur reportage), on observe un Frank Gehry échangeant des propos prudents avec ses interlocuteurs, mais se laissant rarement aller au naturel. Moins naturel encore, Hubert Nyssen qui, dans ce *Portrait en 22 fragments*, semble constamment retenu par la peur de laisser percer son accent belge.

Quant au film de Ken Russell, *Elgar – Fantasy on a composer on a bicycle*, il était parfait à condition de fermer les yeux! Pour sa part, *Moines danseurs du Tibet* nous a montré en priorité Ariane Mouchkine, la maman-culte qui les accueillait à Paris. Dans *La mort de Molière*, Bob Wilson fait un moment allusion à des pots de chambre. Sans doute n'y avait-il pas à Versailles des « commodités » comme de nos jours à Waco, Texas, ville natale du réalisateur, mais on pense à autre chose quand on lit Molière. Il ne reste ici à citer que ceux qui ne méritaient pas de l'être ou ceux qui ne se sont pas incrustés dans la mémoire, ou encore ceux que je n'aurai pas eu le temps de voir. À cet égard, un seul regret: n'avoir pu visionner que dix minutes de *The Death of Klinghoffer*, l'opéra de John Adams filmé par Penny Woolcock. Une musique énergique sur un sujet ô combien brûlant! □

Paul Smaczny
Claudio Abbado – *Entendre le silence*

Ken Russell
Elgar – *Fantasy on a Composer on a Bicycle*

Magali Charrier
Minou

Anne Troake
Pretty Big Di